

À la recherche du peuple de la Bible

1. Étudier la Bible : problèmes méthodologiques

Travailler sur les mots de la Bible hébraïque équivaut à visiter, sans carte ni boussole, une ville jonchée d'impasses et de sens interdits, un jour de grève des transports publics. En effet, force est de constater que le vocabulaire hébraïque ancien, malgré tout le respect qu'on lui doit, est d'une indigence extrême.

Car lorsque les hellénistes de l'Antiquité peuvent s'appuyer sur une langue forte de plus de 100 000 mots, le bibliste doit composer avec un vocabulaire hébreu nettement moins pléthorique, comprenant à peine 8 000 mots, en comptant les noms propres. Et tous ces termes ne sont construits qu'à partir de 500 radicaux seulement. En outre, près du quart de ce lexique est constitué d'hapax, c'est-à-dire de mots orphelins, qu'on ne trouve nulle part ailleurs, ce qui rend leur traduction souvent des plus problématiques.

Pour rendre les choses plus claires encore, précisons que ce vocabulaire biblique correspond approximativement, en nombre, à celui que possède un lycéen français moyen aujourd'hui – ce qui ne laisse pas d'inquiéter ! – quand une personne dotée d'un bon niveau culturel dispose d'environ 30 000 termes différents pour structurer sa pensée et organiser sa perception du monde¹.

En d'autres termes, l'historien d'Israël ancien ne peut compter que sur le bagage linguistique d'un lycéen pour tenter de se représenter le monde biblique ce qui, sans vouloir jeter le moins du monde le discrédit sur cette besogneuse tranche de population, rend compte en soi de la complexité de la tâche.

En effet, les hellénistes et les latinistes peuvent s'appuyer sur un vocabulaire riche d'environ 100 000 mots, en raison d'une foisonnante littérature, couvrant des domaines aussi divers que celui du droit, de la littérature et de la philosophie, mais aussi de toutes les sciences naturelles, en plus du vocabulaire strictement religieux. Et cet héritage s'étire sur plus d'un millénaire.

À côté de ces deux langues, l'hébreu ancien repose essentiellement sur le texte biblique qui, en termes de volume, n'atteint même pas les dimensions des œuvres du seul Aristote. Quant à l'apport des *ostraca*, c'est-à-dire des inscriptions sur des tessons d'argile, ou celui des manuscrits de Qumran, ni les uns, ni les autres ne sont déterminants. Ainsi, des mots aussi courants que "cerveau", "passion" ou "religion" sont totalement absents du lexique biblique. Étaient-ils pour autant inconnus ?

Probablement non, mais les auteurs bibliques n'étaient pas des lexicologues et leurs préoccupations premières ne se bornaient pas à nous offrir un dictionnaire exhaustif de leur langue. Et leur absence dans le corpus biblique ne peut se prêter à aucune explication certaine.

En d'autres termes, on peut penser que l'hébreu ancien réel devait être quelque peu différent et sans doute beaucoup plus riche, ou plutôt que l'hébreu biblique est une représentation édulcorée et sans doute beaucoup plus intellectuelle de l'hébreu réel.

Mais paradoxalement plus pauvre en mots.

Car de nombreux registres de cette langue, qui nous manqueront beaucoup dans cette étude, sont soit totalement escamotés, soit à peine esquissés.

L'historien doit donc s'accommoder de cette carence et se faire à cette idée évidente mais décevante que la seule exégèse biblique, même réalisée dans une démarche rigoureuse et scientifique, ne saura suffire à appréhender complètement la nature profonde des modes de pensée hébraïques. C'est d'ailleurs une forme de paradoxe de réaliser que l'un des fondements fort de notre socle culturel est fondé sur une telle pauvreté linguistique.

1. Sources : Patrick KUCHARD, *Les 600 mots français les plus usités*, <http://www.encyclopedie-incomplete.com/>, samedi 17 janvier 2009.

Ce sont là les premières limites de cette présentation – comme d’ailleurs de toutes celles qui touchent au corpus biblique¹. Nous ne pouvons donc travailler que sur un patrimoine lexical restreint et qui, par ailleurs, fait l’objet de très larges discussions parmi les spécialistes sur le sens de nombreux vocables. Car beaucoup de mots font problème, et pas uniquement les hapax.

Ces choix de traduction expliquent d’ailleurs l’extrême diversité des Bibles françaises contemporaines, comme celle de toutes les autres traductions d’ailleurs, car la Bible reste le livre le plus traduit de toute l’histoire de la littérature (actuellement, elle existe en 647 langues). Une diversité génératrice de richesse, mais aussi synonyme de limites.

Un autre type de difficultés apparaît ensuite. Elle concerne la structure même des mots et l’organisation des lettres qui les composent.

La langue biblique ne comportait, à l’origine, que des consonnes, comme l’hébreu contemporain d’ailleurs, ou encore comme l’arabe coranique.

Mais il a été vocalisé au début du Moyen-âge par une classe de scribes, les Massorètes², soit bien des siècles après la rédaction première des textes. Ces maîtres de la tradition donnèrent ainsi aux mots un sens certes beaucoup plus précis, mais qui fut empreint d’une forte inflexion théologique. Si l’on supprimait aujourd’hui tout ce nuage de signes vocaliques qui habille les consonnes du texte biblique sous la forme de points et de tirets, le sens de nombreux mots pourrait s’en trouver radicalement changé.

Pour exemple, évoquons simplement les trois lettres du mot דָּבָר [dbr], qui peuvent être vocalisées de trois façons différentes, donnant chacune naissance à des termes dépourvus de rapports les uns aux autres :

דָּבָר [dávâr] signifie "parole"³ ; avec deux *qames*

דֶּבֶר [dèvèr] a le sens de "peste" ; avec deux *holem*

דּוֹבָר [dovèr] désigne un "pâturage" ; avec un *holem* et un *segol*

Le champ d’interprétation est donc très large et si, dans ces trois cas, la traduction semble évidente, elle peut l’être beaucoup moins pour d’autres termes.

Ainsi, Adam et Ève se découvrent-ils "nus" après la consommation du fruit de l’arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, poussés à la faute par le serpent "rusé". Or, ces deux termes sont exactement construits avec les mêmes consonnes, עָרוֹם [ʿarôm], mais celles-ci reçoivent une vocalisation différente :

Le serpent est עָרוֹם [ʿároúm], c’est-à-dire "rusé".

Le couple est עָרוֹם [ʿarôm], c’est-à-dire "nu".

La simple translation d’un point dans la lettre וּ [vav] ou au-dessus du *vav* ne change pas seulement la prononciation mais aussi le sens. Ce minuscule signe, ajouté à une lettre bien des siècles après que la lettre elle-même ait été posée pour la première fois sur un parchemin, donne au mot qui la contient une inflexion théologique et symbolique considérable.

Et si l’on en modifiait encore la vocalisation, le texte pourrait alors prendre alors une toute autre coloration, d’autant qu’il se tient à un moment historiographique essentiel de la construction du patrimoine religieux d’Israël : celui de la faute originelle.

En outre, l’hébreu est une langue morte.

1. Pour un développement plus complet des difficultés méthodologiques à travailler sur le texte biblique, voir, par exemple, notre article en ligne, Daniel FAIVRE, *Que lit-on quand on lit la Bible*, http://ens-religions.formiris.org/userfiles/files/er_7095_1_Que_lit_on_dans_la_bible.pdf, 28 janvier 2016.

2. Leur nom vient de l’araméen *massorab*, qui a le sens de "compte" ou de "dénombrement". Ce sont des docteurs de la Bible qui en ont créé l’apparat critique. Leur activité a commencé vers 400 pour s’achever à la fin du premier millénaire. « *Je vous allegueray l’autorité des massoretz, interpretes des saintes lettres hebraïques* », disait d’eux François RABELAIS, *Pantagruel*, II, 1.

3. La lettre *beth* (ב) se prononce *b* quand elle est dotée d’un point à l’intérieur, que l’on appelle un *dagesh* (בּ) et *v* quand elle en est dépourvue.

Dire cela n'est nullement méprisant et nous pouvons tenir le même propos pour toutes les langues de l'Antiquité, du latin au grec en passant par l'égyptien ou le sumérien. Et nous pourrions dire de même pour le français médiéval – dans la mesure où l'on peut parler d'*un* français médiéval.

Ce ne sont plus des langues maternelles pour personne.

Or, la langue maternelle est une langue très particulière : apprise en même temps que se structure la pensée et l'intelligence de l'enfant, elle interagit dialectiquement sur cette pensée et suscite tout un ensemble de mécanismes inconscients qui échappent le plus souvent à un interlocuteur extérieur.

Si la langue permet à la pensée de se construire, celle-ci le fait dans le cadre de cette langue, dans un rapport étroit d'interaction avec elle. La sonorité, l'ordre des mots dans la phrase, l'accentuation, la prééminence du nom ou du verbe... donnent une inflexion réelle mais le plus souvent inconsciente à la manière de penser.

Ainsi, répétons-le, l'hébreu biblique n'est plus une langue maternelle pour personne. Les modes de pensée et de compréhension du monde, qui se sont construits au moyen des mots de cette langue, il y a près de trois millénaires, nous sont donc difficilement accessibles car les images suggérées par ces mots, nous ne pouvons plus les voir tels que leurs anciens utilisateurs les voyaient. Seulement tenter de les reconstituer.

En effet, même des termes hébreux fort simples et qui ne paraissent poser aucun problème de traduction, tels que לֶחֶם [*lèhem*] "pain" ou לֵב [*lèv*] "cœur" ne nous disent rien sur la manière dont les hommes de la Bible pouvaient se représenter le pain ou le cœur, et peu de chose sur leur sens métaphorique.

De même, la musique de la phrase parle à celui qui a construit son mode de communication et d'idéation avec sa langue : aujourd'hui, on ne "saute pas au cou" de quelqu'un comme on lui "saute à la gorge". Pratiquement les mêmes mots mais, à l'arrivée, un sens figuré radicalement opposé. Cette nuance-là aussi risque d'échapper au lecteur lointain que nous sommes, même si nous avons sué sang et eau sur les grammaires et les dictionnaires hébraïques.

Une langue fonctionne aussi selon des principes qui échappent même à ceux qui la parlent. Exemple : un savant aveugle

Pas de liaison => savant (adjectif) aveugle (nom) = Scientifique qui ne voit pas

Liaison => savant (adjectif) aveugle (nom) = un aveugle cultivé

Règle (que personne ne connaît mais qui se trouve dans un coin du Grévisse) : on ne prononce pas la liaison après la consonne finale d'un nom au singulier

Enfin, pour conclure sur l'exotisme de cette langue par rapport à la nôtre, je terminerai par un point de grammaire qui ne facilite pas les choses du traducteur :

L'hébreu connaît deux temps :

⇒ Le parfait : on l'utilise quand l'action est terminée = c'est le passé

⇒ L'imparfait : l'action n'est pas accomplie ou pas terminée = présent et/ou futur.

Un exemple parmi d'autres : quand YHWH révèle son nom à Moïse, il le fait par une pirouette avec la formule : אֲשֶׁר אֲנִי אֲשֶׁר אֲנִי [*èhyèh asher èhyèh*], qui peut se traduire de différentes façons, ce qui contribue à obscurcir l'intelligence qu'on peut avoir du nom de Dieu. Nous y reviendrons plus abondamment lors de la cinquième séance.

Doit-on alors nécessairement en conclure que *traduttore, traditore*, selon la paronomase italienne bien connue, « traduire, c'est trahir » ?

C'est peut-être aller un peu vite en besogne, car la trahison présuppose une intention malveillante ou, à tout le moins, une volonté de soumettre la traduction à un présupposé, à une théorie déjà établie. Ce qui ne saurait en aucun cas qualifier le travail de l'historien.

Mais cela permet au moins de comprendre que la prétendue neutralité, souvent revendiquée, ne peut exister réellement. En effet, si l'on travaille, comme c'est le cas ici, à partir du texte hébreu,

on est contraint de l'interpréter en fonction de sa propre intelligence du contenu. En d'autres termes, cela nous impose à faire des choix de traductions qui pourront toujours être contestés par d'autres.

En d'autres termes encore, il ne s'agit pas d'un texte taillé dans le marbre, n'en déplaise à Cecil B. deMille et à son éternelle image d'un Moïse barbu et illuminé brandissant, sous les traits de Charlton Eston, les tables de la Loi. Mais d'un texte d'hommes, faillible et interprétable à l'envi.

Ainsi, faute d'autres sources, c'est dans l'Ancien Testament¹ et seulement là que nous pourrions essayer de comprendre la manière dont les hommes de l'ancien Israël pensaient, vivaient et, éventuellement, se divertissaient.

Bien sûr, ces conceptions entrent en résonance avec ce que vivaient les peuples dans les autres royaumes du Proche-Orient et nous pourrions les confronter, ici et là, avec des récits assyriens, sumériens ou ougaritiques. Mais la base du cursus reste ce que les hommes de la Bible nous ont laissé, car ils ont traité ces questions d'une façon absolument originale.

Les hommes, avons-nous dit ! Oui, car la Bible est un livre d'hommes, écrit par des hommes et principalement pour des hommes. Les femmes n'y sont certes pas absentes et peuvent prendre, ponctuellement, une fonction déterminante. Cependant, à la différence de notre époque où fleurit une abondante littérature féminine et féministe, les femmes n'apparaissent qu'au travers du regard de l'homme. Et ce regard n'est pas que bienveillant, loin s'en faut, surtout sous le calame de certains prophètes.

En outre, ces hommes qui construisent les légendes pour architecturer leur histoire et qui façonnent les structures sociales, appartiennent le plus souvent à la classe sacerdotale et sont, en outre, complètement impliqués dans les structures du pouvoir temporel. Leur perception du monde qui les entoure est donc davantage celle des élites que celle du peuple. Ainsi, les plaisirs que les auteurs peuvent laisser affleurer sont-ils davantage représentatifs d'une vie aristocratique que d'une existence populaire.

Enfin, la Bible hébraïque reste un livre anonyme.

Même quand les noms sont connus, on n'est pas très sûr de leurs auteurs.

Exemple : le livre d'Isaïe.

Le *Primo-Isaïe*, chapitres I à XXXIX : écrit à Jérusalem au VIII^e Siècle, il évoque la menace assyrienne qui plane sur le royaume du Sud.

Le *Deutéro-Isaïe*, chapitres XL à LV : rédigé à Babylone vers la fin de l'Exil (entre 550 et 539), il annonce la libération des captifs avec la conquête de la Babylonie par Cyrus.

Le *Trito-Isaïe*, chapitres LVI à LXVI : il date de la fin du VI^e Siècle ou du début du V^e et raconte la reconstruction du temple à Jérusalem, probablement durant la période hellénistique

2. UN PEUPLE EN QUÊTE D'HISTOIRE

Une histoire faussée

On est habitués à un schéma simple :

Judaïsme d'abord, puis de lui naît le christianisme au I^{er} S et, au VII^{ème}, l'islam.

Ce schéma, qu'on retrouve partout, est faux.

1. Nous utiliserons indifféremment les expressions "Bible hébraïque" et "Ancien Testament" comme synonymes, afin d'éviter des répétitions, même si les deux recueils présentent l'un et l'autre quelques variantes, concernant les ajouts grecs notamment.

Il y a une religion source qui est celle de la Bible et qui disparaît avec la destruction du Temple de Jérusalem (construit en 516) en 70.

Deux religions filles qui vont se séparer.

Le christianisme s'est établi sur la base du discours christologique, en particulier grâce à Paul. Il s'est propagé, dans un premier temps, au sein des communautés juives mais, rapidement, dans un monde d'abord hellénistique et parmi des non-juifs, puis dans l'espace romanisé. Très rapidement, il s'est dit « catholique », c'est-à-dire universel.

Jésus ne veut pas supprimer le judaïsme, il veut l'accomplir.

Le judaïsme, qui s'est construit autour du Talmud, n'est jamais sorti du groupe ethnique qui constituait les restes d'Israël et de Juda, avec ici et là des conversions.

Il est aussi le produit du mouvement pharisien, qui apparaît au II^e S avant en opposition à l'hellénisme et au clergé sadduccéen. Il constituait l'un des courants religieux au premier siècle.

Mais, face au catholicisme triomphant dans l'espace impérial, il est devenu une religion ethnique, c'est-à-dire une religion qui désignait les agissements d'un peuple. Un peuple qui semblait résister au catholicisme universel qui envahissait tout le monde connu.

Qui lui résistait et qui pouvait représenter une menace, ou tout au moins une source de controverse au plan de la théologie.

D'autant que la position du christianisme institué a plus ou moins toujours été celle d'une religion filiale : les Juifs étaient vus comme porteur d'un héritage qu'ils ont trahi en ne reconnaissant pas la divinité de Jésus.

Ainsi s'est développée, au sein d'un espace chrétien, cette confusion entre religion juive et peuple juif. Une confusion qui existe aujourd'hui plus que jamais, tant parmi les juifs que les non-juifs et qui a été, en quelque sorte, théorisée par l'antisémitisme, un terme apparu pour la première fois dans les écrits sous la plume d'un journaliste anarchiste allemand, Wilhelm Marr en 1879.

Il voulait, par ce mot, définir une haine des juifs qui fût non-confessionnelle, mais politique et sociale, étant lui-même anarchiste.

Ce terme, en effet, se distingue du mot antijudaïsme en ce qu'il ne définit plus le juif selon sa religion mais la judaïté devient un marqueur ethnique. Dès lors, on peut être juif et athée, il suffit qu'on soit né de parents juifs. Le vieil antijudaïsme religieux, qui voyait dans les juifs ceux qui ont incité les Romains à crucifier Jésus, laisse la place à un antisémitisme qui s'inscrit dans le grand mouvement des nationalités qui anime toute l'Europe du XIX^e siècle. Une terre pour chaque nation.

Ce terme est né sous la plume d'un anarchiste allemand, Wilhelm Marr, en 1879.

D'ailleurs, le sionisme lui aussi naît largement du nationalisme ambiant. Theodor Herzl, après le procès Dreyfus, a conclu que la seule chance pour la « nation » juive était de posséder sa propre terre, car elle se déroule dans le pays des droits de l'homme et contredit le proverbe « heureux comme un juif en France ».

Ainsi est né le grand slogan du sionisme, lors du 3^{ème} Congrès sioniste à Bâle en 1903 :

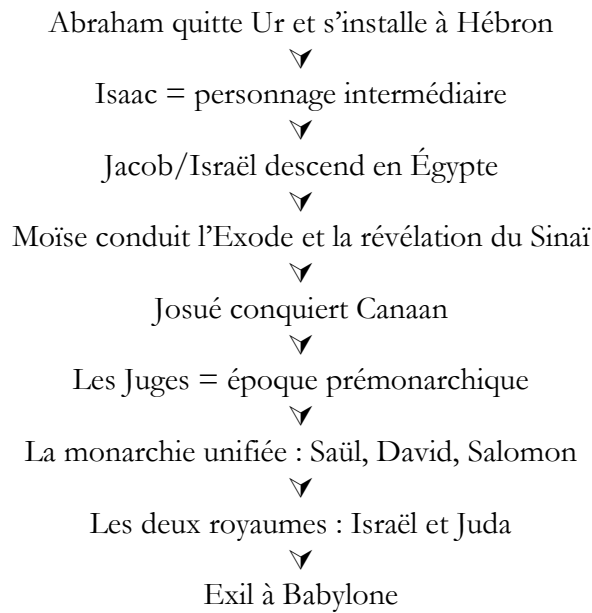
« Une terre sans peuple pour un peuple sans terre ».

Et comme les juifs d'Europe étaient dispersés dans des nations non-juives, ils ont cherché une terre dans le passé le plus lointain, c'est-à-dire la Bible et la théologie de la « terre promise ».

Cependant, il s'agit d'un mouvement absolument laïque, voire souvent avec une forte inflexion socialiste, et surtout pas religieux. Les rabbins ont longtemps combattu cette idée d'un retour en Israël au nom du principe que ce n'était pas à l'homme d'effectuer le travail de Dieu.

La confusion peuple/religion n'a fait ensuite que s'approfondir, menant la question dans une impasse. Car tant que la judaïté reposait sur l'appartenance religieuse, une solution était possible. Peu acceptable, mais réelle : la conversion ou le renoncement. Dès lors qu'on naît juif et qu'on le reste, quelles que soient ses croyances, le piège s'est refermé.

Une histoire que l'on croit connaître



	Dates	Israël	Environnement politique
B M	2000 - 1550	Epoque patriarcale	Influences hittites, mésopotamienne au nord et égyptienne au sud
B R	1550 - 1150	Moïse et l'Exode	Domination égyptienne (Nouvel Empire)
F I	1150 - 900	Les Juges puis David et Salomon	Troubles
F II	900 - 587	Les deux royaumes	Assyrie puis Babylonie
F II	587 - 538	L'Exil	Empire babylonien
	538 - 333	Restauration dans l'empire perse	Empire perse
	333 - 63	Fortunes diverses	Epoque hellénistique
	Depuis 63	Dynastie hérodienne	Epoque romaine

Depuis le XVI^e Siècle, le bassin oriental de la Méditerranée jouissait d'une relative stabilité, grâce au contrôle exercé principalement par deux grands empires.

- ⇒ L'Égypte des Ramessides, au Sud, est à son zénith sous Ramsès II et s'étend de la Lybie au Liban ;
- ⇒ au Nord, le Hatti de Mouwatalli II exerce son autorité sur l'ensemble de l'Asie Mineure jusqu'en Syrie.
- ⇒ Après la stérile bataille de Qadesh, sur l'Oronte, un traité d'amitié est signé entre Thèbes et Hattousa et Ramsès II épouse une princesse hittite pour sceller l'événement.

À l'Ouest, une puissance nouvelle s'est levée. Les Mycéniens étendent leur emprise sur la Grèce, jusqu'à la ville de Troie et vont donner au commerce méditerranéen une nouvelle vigueur. Chypre, principal producteur de cuivre de la région, en sera la plaque tournante.

Sur le versant oriental en revanche, les querelles entre Babyloniens, Assyriens et Élamites ont neutralisé pour un temps les ambitions hégémoniques de la Mésopotamie. Les peuples de la Palestine vivent sous les bienfaits de la *pax egyptiaca*.

La terre de Canaan à la fin du II^{ème} millénaire est alors divisée en de nombreuses cités-Etats qui paient le tribut à l'Égypte, mais qui sont assez prospères grâce au commerce en particulier car cette région est un lien de passage entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe.

Les Hébreux ne sont pas répertoriés sur les cartes.

Puis, vers 1130, la géopolitique du Proche-Orient est complètement bouleversée. Le Hatti n'existe plus et Hattousa, sa capitale, est en ruine. Le commerce chypriote est en berne et seule l'Égypte, arc-boutée sur son territoire nilotique a tenu le choc, mais au prix de toutes ses colonies.

Dans le monde cananéen, les grandes cités comme Ugarit ou Megiddo sont détruites et leurs habitants tués ou dispersés.

En d'autres termes, toute l'économie palatiale du Bronze s'est effondrée.

Mais nous n'avons que peu d'informations sur l'origine de cet effondrement.

Ces bouleversements sont le fait de groupes humains qu'on connaît par les archives égyptiennes sous le nom de « Peuples de la Mer ». Mais leur origine reste très incertaine. On ne les connaît que par les destructions qu'ils ont provoquées. Deux théories existent, dont aucune n'a barre sur l'autre :

– hypothèse exogène : il pourrait s'agir d'Égéens, d'Anatoliens du Sud ou encore de peuples de rencontre, chassés de leurs terres et contraints au pillage ;

– hypothèse endogène : des bouleversements (politiques, sociaux, météorologiques...) auraient provoqué une crise économique de grande ampleur, chassant des villes des populations paupérisées qui se seraient alors muées en bandes de pillards.

Nous ne connaissons vraisemblablement jamais leur vraie origine, qui peut tout autant se trouver à la croisée de ces deux hypothèses. Mais l'impact qu'ils ont laissé sur le paysage social du Proche-Orient est sans équivoque.

Ce sont eux que les textes bibliques évoquent sous le nom de Philistins et font venir de l'île de Kaphtor (Crète)¹. D'ailleurs, les fouilles ont mis à jour, dans les villes côtières d'Ashdod ou d'Éqrôn notamment, des poteries et des constructions d'inspiration égéenne, en lieu et place des anciennes, fruit d'un mélange entre styles égyptien et cananéen².

Enfin, il serait sans doute très exagéré de modéliser les raids des Peuples de la Mer selon l'exemple des raids d'Attila et de ses Huns. Au Proche-Orient (comme d'ailleurs dans l'Occident médiéval), l'herbe a repoussé partout.

Cette dégradation, émaillée sans doute par des moments de grande violence, fut aussi le fait d'un processus long et progressif et sera d'autant plus destructeur qu'il sera amplifié, à l'intérieur des terres, par les mouvements araméens du XI^e S, sur lequel les renseignements dont nous disposons ne sont guère plus précis, sinon qu'ils ont abouti à la création de petits Etats, en particulier Aram, en Syrie.

En guise de première conclusion, nous retiendrons que cette grande tribulation correspond à l'époque biblique des Juges, qui s'intercale entre l'Exode et la monarchie. Mais avant d'évoquer ces questions, il en est une que nous devons poser car de sa réponse dépend notre façon que les considérer.

Qui étaient les Israélites ?

Question simple en apparence, mais beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît.

Pour la Bible hébraïque, dont la principale finalité est de donner un sens à l'histoire de son peuple, les Israélites constituent les descendants d'Abraham, qui s'installèrent en Canaan, se développèrent comme peuple dans le delta du Nil et conquièrent la Terre promise sous la conduite

1. *Genèse* X, 14 ; *Deutéronome* II, 23 ; *Jérémie* XLVII, 4 ; *Amos* IX, 7.

2. Israel FINKELSTEIN, Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, Éditions Gallimard, Paris, 2009, p. 144.

de Josué, après s'être arrachés de la servitude égyptienne. Point barre aurait pu dire Moïse s'il avait connu le clavier d'ordinateur.

Les traditions patriarcales.

Elles sont le fruit d'une rédaction complexe et tardive. D'abord orales, elles étaient véhiculées principalement par des clans alternant nomadisme et sédentarité, souvent très différentes. Certaines témoignent d'une bonne connaissance des circuits du Croissant Fertile, d'autres sont plus locales ou inclinent vers l'Égypte. Elles furent compilées en une geste unique, à partir du VIII^e Siècle puis réadaptées tout au long des siècles suivants.

Le résultat de ces réécritures successives fut une organisation hiérarchisée et familiale de ces traditions : Abraham est devenu le père d'Isaac puis le grand-père de Jacob/Israël, générateur des douze tribus symboliques d'Israël. Et le peuple de la Bible fut conçu comme le produit de cette démographie interne, un peu comme les Romains se définissaient comme les fils d'Énée.

Mais il est beaucoup plus logique de penser que tous ces personnages, dont l'existence même n'est pas attestée, furent au mieux des chefs de tribus, sans autre lien de parenté entre qu'un cousinage ethnique commun à tous les Sémites de l'Ouest. C'est le rapport de force entre les tribus avant et pendant la monarchie qui a fondé la primauté de tel ancêtre sur tel autre.

Chaque patriarche semble d'ailleurs graviter autour d'un sanctuaire qui lui est propre : Abraham à Hébron, Isaac à Beersheba, Jacob à Sichem et Israël à Silo¹.

Devant une histoire aussi rectiligne, l'historien plisse les sourcils. Tout d'abord, deux livres bibliques évoquent la conquête : Josué et les Juges. L'historicité du premier nommé, qui décrit une conquête militaire et systématique de Canaan, est des plus douteuses. Le second, qui évoque une occupation progressive, faite d'alliances et de conflits, paraît plus recevable. Cependant, lui aussi maintient clairement la distinction entre Israéliens et Cananéens. C'est cette distinction qu'il nous faut présentement discuter, même si elle nous renvoie indirectement à une opposition contemporaine pleine de danger, le face à face Israélo-palestinien. Mais nous resterons ici centrés sur le Bronze récent et le début du Fer.

Pour nommer le peuple dont elle raconte l'histoire, la Bible utilise plusieurs termes.

אַרְמִי	'arammî	« Araméen »
עִבְרִי	"ivrî	« Hébreu »
בְּנֵי יִשְׂרָאֵל	beney yisrâ'él	« fils d'Israël »
בְּנֵי יְהוּדָה	beney yehoûdâh	« fils de Juda »
יְהוּדִי	yehoûdî	« Judéen » « Juif »

Nous passerons rapidement sur « l'Araméen errant » que fut Abraham², pour retenir d'abord le terme d'Hébreu. Ce mot est la traduction de l'hébreu עִבְרִי ["ivrî], dont l'étymologie demeure très discutée mais qui pourrait désigner « celui de l'au-delà (du fleuve) ». Il est proche du mot Habiru ou Apiru qui apparaît dans les lettres de Tell el-Amarna (XIV^e S.) ou encore des Shasu, qui désignaient des groupes humains transjordaniens que les écrits ougaritiques et mésopotamiens nomment Sa-Gaz³.

Au XIII^e Siècle, les Habiru sont mentionnés sur la stèle de Sêti I^{er} (c. 1289) comme un peuple situé dans la région de Beth-Shéan (rive ouest du Jourdain).

Puis un second terme apparaît, lié au changement de nom de Jacob, à la suite d'un combat contre une étrange déité au gué de la rivière Yaboq. À l'instar de la chèvre de monsieur Seguin, le patriarche a lutté toute la nuit mais, au matin, il reçoit le nouveau nom d'Israël. Désormais, ses

1. André LEMAIRE, *Histoire du peuple hébreu*, PUF, Paris, 1981, pp. 7-10.

2. *Deutéronome* XXVI, 5.

3. Sur cette question, le lecteur pourra se reporter au déjà ancien mais très documenté ouvrage de Jean BOTTERO, *Le problème des Habiru*, Cahiers de la Société Asiatique XII, Paris, 1954.

descendants seront appelés les בְּנֵי יִשְׂרָאֵל [*beney yisrá'él*], les « fils d'Israël » que nous rendons par « Israélites ».

L'étymologie renvoie au combat mythique et Israël a le sens approché de « dieu combattra ».

Les suites de ce combat seront aussi alimentaires, puisqu'il déclenchera l'interdiction de manger les viandes autour du nerf sciatique, là où fut touché Jacob.

Hors de la Bible, ce nom apparaît une première fois sur la stèle de Merneptah (1207) pour désigner un peuple vaincu par le pharaon. Le terme porte un déterminatif qui indique qu'il s'agit d'un peuple et non d'une région.

Cette stèle évoque les victoires du pharaon et, si Israël n'est pas désigné comme un Etat, sa place dans la nomenclature laisse clairement entendre que ce peuple habitait les montagnes de Palestine centrale, nous y reviendrons un peu plus tard.

Notons au passage que si Jacob et Israël sont décrits comme une seule et même personne, on ne parle jamais des « fils de Jacob » mais toujours des « fils d'Israël » pour qualifier le peuple de la Bible.

Enfin, un troisième terme apparaît, celui de Juda qui est d'abord, lui aussi, un patronyme. Il s'agit du quatrième fils de Jacob et le récit biblique donne à son nom le sens de « loué soit dieu ». Mais il pourrait s'agir d'abord d'un toponyme désignant la montagne, la « terre ravinée » au Nord de Bethléem.

L'expression בְּנֵי יְהוּדָה [*beney yeboúdáh*] « fils de Juda », désigne les descendants de Jacob, mais on remarque qu'à la différence avec Israël, il existe aussi un terme gentilice qui exclut le lien familial, c'est le mot יְהוּדִי [*yeboúdí*], que l'on traduit d'abord par « Judéen », tant que dure le royaume du Sud, puis par « Juif » à partir de l'Exil à Babylone (587).

Devons-nous comprendre cette triple nomination (Hébreux, Israélites et Judéens) comme une simple évolution ethnonymique, comparable à celle qui nous fit enchaîner les Francs aux Gaulois, puis les Français aux Francs ?

Sans doute pas.

Israël et Juda, en plus d'être des patronymes, sont d'abord des toponymes. Ils sont liés à une géographie, à un territoire. Même imprécis. Ils s'emploient surtout au singulier pour désigner le peuple.

Le terme Hébreux, en revanche, serait plutôt un *socionyme*, si l'on veut bien nous permettre ce néologisme. Il désigne plutôt des groupes humains en fonction de leurs conditions de vie : nomadisme, pastoralisme et, occasionnellement, razzias.

Quand il est employé au singulier, il désigne un individu, jamais le peuple tout entier.

Mais tous ont en commun leur langue (avec le même alphabet à partir du VIII^e Siècle), leur religion (au moins dans les grandes lignes), leurs traditions.

Sont-ils très différents des Cananéens ? Si l'on se réfère à la Bible, la réponse est sans équivoque : les Cananéens étaient sédentaires, souvent urbains, polythéistes ; les Hébreux étaient nomades, pasteurs et monothéistes. D'où l'hypothèse que formula Albrecht Alt sur « l'infiltration pacifique », dans laquelle il identifiait les Hébreux aux Shasu¹, ceux-ci s'intégrant progressivement au sein de la société cananéenne en se sédentarisant autour des points d'eau.

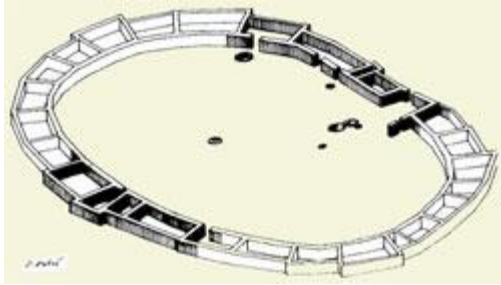
Cette théorie eut son heure de gloire mais elle est aujourd'hui pratiquement abandonnée. L'archéologie en effet amène des informations qui permettent de formuler de nouvelles hypothèses.

1. Albrecht ALT, *Kleine Schriften zur Geschichte des Volkes Israel*, I, C.H. Beck, Münschen, 1953, pp. 256-273.

En effet, la Guerre des Six Jours de 1967 eut au moins une retombée positive : elle permit une fouille plus systématique des hautes terres, c'est-à-dire de l'ensemble des territoires traditionnels de Juda : Benjamin, Éphraïm et Manassé par les archéologues israéliens, tels Finkelstein ou Silberman.

Il serait beaucoup trop long de décrire ici dans le détail l'ensemble des découvertes réalisées¹. Nous nous bornerons à en résumer les grandes lignes.

Partons tout d'abord d'un site resté à peu près intact et qui nous permet d'emblée une première synthèse : Izbet Sartah, un village qui domine les plaines littorales à l'est de Béthel. Le niveau III montre un plan ovale.



Les maisons ont toutes approximativement la même taille, ce qui dénoterait une forme de socialisme primitif et la structure annulaire est étroitement inspirée des campements bédouins, avec les tentes plantées en cercle afin d'y parquer le bétail pour la nuit. En outre, on y a trouvé également des instruments aratoires et certains bâtiments constituent des entrepôts.

Sources : bible-exodus.narod2.ru

À lui seul, ce site témoigne donc de l'imbrication entre pastoralisme et agriculture.

Les montagnes semblent avoir connu au moins trois vagues de peuplement. La dernière, celle qui nous intéresse ici, remonte aux alentours de 1200. Elle aboutit à la constitution d'environ 250 communautés rurales rassemblant près de 45 000 personnes.

L'examen des ossements d'animaux a permis en outre de montrer l'alternance de périodes sédentaires (ossements de gros bétail) et nomades (squelettes de petit bétail). Mais les conclusions les plus claires que l'on puisse en tirer, c'est qu'il n'y a aucune rupture de continuité entre ces communautés et le peuple de la Bible. En d'autres termes, les Hébreux ne sont pas venus d'Ur à la suite d'Abraham, mais ils constituent l'une des composantes du peuple cananéen, lui-même constituant l'une des branches des Sémites de l'Ouest.

On peut d'ailleurs constater la grande similitude dans l'architecture de ces villages protohistoriques et des tentes de nomades, avec le même enclos intérieur pour y enfermer le bétail.

Signe de cette alternance maison-tente : le mot famille se dit בַּיִת [báyít] « maison » et « partir » est rendu par le verbe נָסַע [nása"] qui a le sens de « arracher », comme on arrache les piquets de tente.

La seule vraie différence que l'on peut constater est peut-être d'ordre alimentaire : seuls les Israélites (ou Hébreux, ou Judéens) ne consomment pas de porc. La séparation se ferait donc au niveau religieux ?

Nous y reviendrons plus loin.

Mais dans cette histoire qui nous échappe dès qu'on essaie de la comprendre, qu'en est-il de l'Exode d'Égypte avec Moïse et qui a tant marqué l'histoire religieuse d'Israël ?

Nous en parlerons plus en détail lors de séances ultérieures (sur le monothéisme puis sur Moïse), mais essayons juste d'en dire quelques mots au plan de l'histoire.

1. Le lecteur pourra se reporter au livre d'Israel FINKELSTEIN et Neil Asher SILBERMAN, *La Bible dévoilée*, où il trouvera des comptes-rendus plus détaillés et une bibliographie assez exhaustive.

Moïse et l'Exode.

Les traditions sur la fuite hors d'Égypte sont difficiles à interpréter car elles cumulent probablement plusieurs expériences de la « remontée » d'Égypte vécues sans doute par des clans et à des époques différentes. Roland de Vaux en avait distingué deux¹ :

– L'Exode-expulsion : les Hébreux quittent l'Égypte par la route du Nord et pénètrent en Canaan par Cadès, au Sud ; il s'agit probablement du souvenir de l'expulsion des Hyksos, vers 1550. C'est la route la plus courte et elle n'était plus surveillée par des garnisons égyptiennes.

– L'Exode-fuite : les fuyards prennent la route de l'Est car celle du Nord est tenue par l'Égypte ; ils longent la mer Rouge, traversent le Sinaï et pénètrent en Canaan par la Transjordanie. On situe généralement l'événement au XIII^e S, pendant la construction des villes de Pithom et Pi-Ramsès dans le Delta du Nil.

C'est la seconde version qui paraît alimenter le plus fortement les récits bibliques, mais elle est complètement engluée dans le mythe.

De même, le nombre de 603 550 hommes en armes (environ 2 millions si l'on rajoute femmes, enfants, vieillards et serviteurs) avancé par le livre des Nombres est également complètement irréaliste. Les fuyards ne devaient pas excéder les quelques dizaines et le « pharaon » de l'Exode, qui n'est jamais nommé autrement que par son titre, pouvait être, au mieux, un petit nomarque du Delta, au pire un simple chef de corvée.

Cette hypothèse des deux exodes est aujourd'hui largement contestée et les datations, même les plus basses, des traditions sur un retour d'Israélites d'Égypte ont été encore rabaissées, Israel Finkelstein évoquant même le VII^e Siècle comme la plus probable. En fait, il s'agit probablement, comme pour la geste patriarcale, de compilations de traditions illustrant le rôle du Sinaï dans la vénération de YHWH.

En effet, il ne paraît pas possible de rayer cet événement d'un simple trait de plume car le culte de YHWH ne peut s'expliquer sans la médiation au Sinaï. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans la seconde partie de cet exposé.

Cette période charnière entre Bronze et Fer, que l'on continue à qualifier de prémonarchique sans en être vraiment certain, reste sans véritable borne chronologique et les premiers rois étant perdus dans les limbes du passé. Cependant, il est clair que des structures royales ont fini par émerger, qu'il convient maintenant de rechercher.

La période monarchique

1. La monarchie unifiée

La Bible exalte la puissance de David et de Salomon, qui auraient conquis un territoire considérable.

- Victoire de David sur les Philistins et conquête du royaume
- Salomon traitait avec Hiram, le puissant roi de Tyr
- Mythe de la reine de Saba
- Salomon a 700 femmes et 300 concubines
- David a construit le palais, Salomon le temple...

L'archéologie cautionnait cette puissance par les constructions monumentales de Megiddo, Haçor ou Gézer, attribuées à Salomon.

Question : comment une monarchie aussi puissante a-t-elle pu avoir comme capitale le village perché sur une colline qu'était Jérusalem.

En effet, les fouilles n'ont rien montré :

Au X^e S, aucune construction monumentale, rien du palais de David ou du Temple de Salomon.

Mais question = aussi politique qu'historique ou religieuse.

Un exemple :

En 2005 : Eilat Mazar, archéologue israélienne, affirme avoir découvert les fondations du Temple de Salomon ; à Jérusalem-Est, partie majoritairement arabe de la ville sainte. Le chantier de fouilles se trouve à l'extérieur des remparts de la vieille ville, juste au-dessous de la mosquée d'el-Aqsa.

1 . Roland DE VAUX, *Histoire ancienne d'Israël*, I, Éditions Gabalda, Paris, 1986, pp. 349-368.

Avancée extraordinaire, mais qui n'a fait l'objet d'aucune publication professionnelle, qui aurait déclenché automatiquement une datation au carbone 14, maintenant fiable.

Autre problème : elle est financée par Elad = acronyme hébreu **אל עיר דוד** « vers la ville de David » : une organisation commanditée par des Juifs américains et canadiens dont l'ambition est de « renforcer les liens du peuple juif avec ses racines dans la ville de David » et même d'installer des familles juives à Jérusalem-Est.

Elle avoue elle-même travailler :

*a Bible in one hand and the tool of excavations in the other*¹,

« Une Bible dans une main et l'outil des fouilles dans l'autre. »

Et, de fait, les sites qu'elle a mis à jour semblent également dater de l'époque omride, soit du IX^e S et pas du X^e S

- ⇒ Présence de poterie philistine qu'on ne croyait pas postérieure au Xe S
- ⇒ Les styles architecturaux et les poteries du niveau dit salomonique sont plus récents
- ⇒ carbone 14 le confirme

Donc, l'image d'un royaume puissant et unifié sous des rois légendaires est peu probable => nous en reparlerons un peu plus loin.

La puissance de David et de Salomon emplit toute la Bible. Pour les historiens, elle était fondée sur l'attribution, au second, de constructions monumentales à Megiddo, Haçor ou Gézer, à défaut d'avoir retrouvé, à Jérusalem, les traces du Palais de David ou du Temple de Salomon. Cette datation est aujourd'hui fortement remise en question par un certain nombre d'archéologues². Les constructions en question pourraient remonter au VIII^e Siècle seulement et témoigner de la puissance du royaume du Nord, plutôt que de celle de la monarchie unifiée. Mais la question reste extrêmement discutée.

Il est difficile, sans entrer dans de très longs détails, d'analyser les différentes hypothèses en lice. Nous nous bornerons à évoquer, sous forme de question, un seul argument en faveur de cette théorie : pourquoi un royaume capable de construire des forteresses aussi impressionnantes que celles que nous avons citées n'a-t-il laissé, à Jérusalem, aucune trace monumentale d'importance équivalente ?

Mais avant de répondre à cette question de la monarchie unifiée qui, selon la Bible, a précédé la partition du royaume en deux, essayons de mieux comprendre l'évolution de ces deux ensembles³. Ensuite seulement, nous pourrions revenir à cette monarchie unifiée.

Les royaumes du Nord (Israël) et du Sud (Juda) présentent de grandes similitudes, comme nous avons eu l'occasion de le préciser. Mais ils font aussi montre d'un certain nombre de discordances. Géographiques d'abord, car le Sud est aride et escarpé quand le Nord est plus arrosé et jouit d'un climat plus tempéré.

Ces différences jouent naturellement sur la population : au Nord, l'archéologie met en évidence, à la fin du Bronze, un habitat dense et hiérarchisé témoignant d'une agriculture sédentarisée et productive ; le Sud, au contraire, dispose d'une implantation humaine beaucoup plus parcellaire, avec des villages pauvres et de faibles dimensions.

Enfin, l'environnement géopolitique est différent. Israël se trouve au carrefour du commerce méditerranéen à l'Ouest et caravanier à l'Est, alors que Juda est face au désert et à une Égypte en déclin.

Après les dégâts provoqués par l'invasion des Peuples de la Mer, les activités reprennent en Canaan. Les côtes sont aux mains des Phéniciens au Nord et des Philistins au Sud et l'intérieur se reconstruit. L'intervention militaire du pharaon Shéshonq I^{er}, qui reprend le contrôle du pays et

1. *The Associates for Biblical Research*, 1er février 2011.

2. En particulier des archéologues israéliens tels Israel FINKELSTEIN et Neil Asher SILBERMAN, op. cit. doté d'une abondante bibliographie.

3. Une chronologie complète des différents souverains se trouve à la fin de cette contribution.

ravage les basses terres, reste sans lendemain, sinon par le fait qu'en détruisant les grandes cités-États des plaines, elle permit à Israël d'exercer sa souveraineté sur l'ensemble du Nord.

Une souveraineté placée sous protectorat égyptien, avec un tribut important.

Pendant ce temps, le royaume du Sud continue à vivre sur ses montagnes et Jérusalem reste un village fortifié perché sur une colline. Fut-elle prise par David, comme le veut la Bible ? Pourquoi pas ? Le personnage apparaît, dans le début de son histoire, comme un chef de bande agissant à la manière des Apiru. Mais le statut de Jérusalem ne semble guère avoir changé après cette éventuelle conquête et les constructions monumentales décrites par les auteurs bibliques n'ont laissé aucune trace archéologique convaincante.

Pendant ce temps, le royaume du Nord prend de l'ampleur, parallèlement au déclin de l'Égypte. Il serait trop long de faire le détail de chacun des 18 règnes qui se sont succédé, très courts parfois avec des crises dynastiques puisque, par exemple,

⇒ 747 : 4 rois : Jéroboam II, Zacharie, Shallum et Menahem : Shallum tue Zacharie et Menahem tue Shallum

⇒ 884 : 3 rois se succèdent : Éla, Zimri et Omri : le second tue et premier et se suicide en apprenant la défaite de ses armées contre Omri.

Israël atteint son apogée sous la dynastie omride (884-814). Israël est devenu une puissance régionale reconnue par ses voisins. La stèle de Mésha (c. 830) montre qu'Israël s'étendait des portes de Damas aux frontières méridionales de Moab et l'inscription de Salmanazar III (858-824) dans la *Monolith Inscription* évoque les 2000 chars et les 10 000 guerriers du roi Achaz, qui apparaît comme le membre le plus important de la coalition anti-assyrienne. Ces chiffres sont probablement exagérés, pour amplifier le prestige de Mésha, mais suffisamment éloquents. Juda n'y est même pas mentionné.

Mais, après une brève éclipse qui profite surtout à Damas, la puissance assyrienne revient en force au plus mauvais moment pour le royaume du Nord. En effet, la mort du dernier souverain omride Jéhu ouvre la porte à des crises dynastiques à répétition qui sapent durablement l'autorité des rois de Samarie et affaiblissent la position d'Israël.

L'Obélisque noir de Nimroud-Kalath (IX^e S) montre par exemple Jéhu se prosterner devant Salmanazar III et à payer un tribut.

Après quelques troubles, Adad-ninari III (810-783) reprend le contrôle de la région, obligeant Damas et Samarie à payer le tribut.

Quelques années plus tard, Tiglat-phalazar III (744-717) sera plus énergique encore, déportant une partie des deux populations.

Le coup de grâce sera donné par le fils de ce dernier, Salmanazar V (726-722). On connaît la prise de Samarie par son fils Sargon II, qui lui a succédé et qui mentionne 27 280 personnes déportées.

Dans la montagne du Nord, les déportations équivalent à environ 20% de la population, ce qui signifie que la majorité des Israélites est restée sur place.

Pendant ce temps, le royaume de Juda, protégé derrière ses montagnes, a suivi son chemin, profitant d'une stabilité de la monarchie davidique, laquelle a fourni 22 souverains, en comptant son créateur. Les deux premiers siècles après David, Jérusalem est resté une bourgade de quelques hectares, regroupant quelques centaines d'habitants et exerçant une autorité assez lâche sur une montagne faiblement peuplée.

Mais à la fin du VIII^e Siècle, une transformation spectaculaire se fait jour, mise en évidence par l'archéologie : la taille de la ville a décuplé et sa population est passée d'un millier à quinze mille âmes en l'espace d'une génération. Une croissance analogue a été constatée sur l'ensemble du territoire judéen.

Que s'est-il passé ?

Il semble bien que Juda ait profité de la défaite d'Israël contre l'Assyrie et, de fait, à l'extension de cet empire jusqu'à ses frontières du Nord, d'autant que son roi, Achaz a joué la carte de la

vassalité vis-à-vis de Kalkhu, la très provisoire capitale de l'empire mésopotamien. En outre, le royaume du Sud jouissait dès lors d'une place privilégiée dans le commerce caravanier reliant le Croissant Fertile à l'Arabie.

À la fin du VIII^e Siècle, Juda se composait d'environ 300 agglomérations, d'importance variée, qui devaient abriter plus de 100 000 âmes. Le petit royaume, contrôlant difficilement son territoire depuis la vieille citadelle de Jérusalem, était prêt à devenir un État, avec son administration, son armée et surtout ses constructions monumentales.

Un premier âge d'or semble apparaître dans les décennies médianes du VIII^e Siècle. Mais il sera d'assez courte durée car la pression assyrienne ne cessera que très momentanément. Il s'achève sous le règne d'Ézéchias, qui a pris l'initiative hasardeuse d'organiser une coalition anti-assyrienne, profitant de la mort de Sargon II et de l'inexpérience de son fils, Sennachérib, qui doit en outre faire face à des troubles dans l'Est de son empire.

La riposte à cette coalition sera foudroyante, quoique minimisée par le texte biblique. Nous en connaissons l'ampleur par les archives assyriennes qui mentionnent, entre autre, un butin de 200 150 personnes. Le fait est que Juda se trouve amputé d'une part importante de son territoire et doit verser un tribut alourdi à l'Assyrie. Et si l'armée de Sennachérib n'a pu, malgré son siège, prendre la ville de Jérusalem, le roi Ézéchias s'y trouve, selon Sennachérib lui-même, enfermé « comme un oiseau en cage »¹.

Cependant, le siège stérile des Assyriens sous les murs de Jérusalem fera l'objet d'une fructueuse récupération théologique. On fera le parallèle entre deux villes assiégées :

Samarie entre 724 et 721 et Jérusalem en 701.

La première, défendue par un roi apostat, sera prise par les Assyriens ; la seconde, dirigée par un roi saint, demeurera inviolée.

Mieux, c'est YHWH qui mettra en fuite l'armée de Sennachérib en envoyant son ange exterminateur parmi les soldats assyriens, qui en fit mourir 185 000 durant la nuit².

Pour comprendre cette version de l'histoire, il faut aller un peu au-delà de la simple déduction que, dans les sociétés antiques, la guerre des hommes était vue comme un reflet de celle des dieux entre eux, ces derniers intervenant nécessairement dans la décision finale. La victoire des hommes étaient d'abord le reflet de la puissance de leur(s) dieu(x) autant voire davantage que celle de leurs armes. Cependant, cette opposition entre Samarie et Jérusalem va prendre une importance déterminante, tant sur le plan politique que dans la sphère religieuse, les deux étant d'ailleurs complètement intriqués.

C'est l'école deutéronomiste qui, à la manière d'un Gamal Abd-el Nasser, en d'autres temps mais en des lieux pas très distants, a su faire de cette défaite une victoire éclatante.

École deutéronomiste.

L'histoire biblique (en particulier Samuel et Rois) est très marquée par l'école de rédaction dite deutéronomiste³, l'une des principales sources de narration, qui accompagne toute la réécriture du texte depuis le VIII^e S. Cette école est à l'origine d'une relecture du passé selon des critères essentiellement religieux, faisant de l'histoire du peuple de la Bible une histoire sainte.

Elle montre d'abord un roi David idéalisé, oint de YHWH par le biais de Samuel et artisan d'un vaste empire, centralisé autour de Jérusalem, qui en devient très vite le centre politique et culturel. Son fils, Salomon, poursuit son œuvre en construisant un Temple à la

1. *Annales de Sennachérib*, traduction Jacques BRIEND, Marie-Joseph SEUX, *Textes du Proche-Orient ancien et histoire d'Israël*, Éditions du Cerf, Paris, 1977, pp. 120-121.

2. *II Rois* XIX, 35-37.

3. Sur la question des sources, voir l'ouvrage précieux, mais complexe, d'Albert DE PURY, Thomas RÖMER, Jean-Daniel MACCHI ÉDS., *Israël construit son histoire. L'historiographie deutéronomiste à la lumière des recherches récentes*, Éditions Labor et Fides, Genève, 1996.

mesure de la puissance qu'on lui prête. Mais, sur la fin de sa vie, sous l'influence de ses femmes étrangères, il plonge dans l'idolâtrie.

Lorsque survient sa mort, YHWH fait le choix de Jéroboam contre Roboam, le fils de Salomon. Les souverains du Nord sont alors investis d'une mission sacrée, mais ils s'en écartent très vite et sombrent à leur tour dans l'idolâtrie. Ils le paieront de déclin, puis de leur chute.

L'espoir revient alors au Sud, par le biais du roi Ézéchias d'abord, mais surtout de Josias, qui doit rétablir l'âge d'or perdu lors de la scission. Cependant, ces bienfaits doivent se mériter et Josias est contraint d'effectuer une réforme religieuse profonde, afin d'éradiquer définitivement toute forme d'idolâtrie dans le royaume de Juda.

Mais ses successeurs retombèrent dans les fautes et YHWH décida de l'anéantissement du royaume du Sud et de la déportation de ses habitants.

Concernant l'analyse qu'elle fait de ses rois et de leur politique religieuse, la Bible joue alors le rôle d'un indicateur a contrario. Lorsqu'elle les décrit comme des apostats et qu'elle les couvre de tous les crimes, elle évoque le plus souvent de souverains puissants et qui ont su composer avec les autres potentats locaux. Il s'agit le plus souvent des rois du Nord mais elle ne dédaigne pas non plus, à l'occasion, de dénigrer certains souverains du Sud. Manassé, par exemple, qui hérite de son père Ézéchias d'un royaume en ruines et qui conduira une politique intelligente de réconciliation avec l'Assyrie, pour le plus grand bien de son peuple, se verra affublé des pires crimes¹.

La Bible fonctionne alors comme une boussole qui indiquerait le Sud.

Et en l'occurrence Jérusalem. En effet, lorsque les rois vivent en bonne intelligence avec leurs voisins, cela suppose que les contacts politiques se doublent d'une tolérance religieuse autorisant les cultes étrangers sur le territoire même d'Israël ou de Juda. Or les auteurs de l'école deutéronomiste sont essentiellement préoccupés de religion et la qualité d'un monarque et pesée à l'aune de sa fidélité à YHWH.

Il n'est donc guère étonnant de constater que la plupart des rois de Samarie sont voués aux gémonies quand ceux de Juda sont, le plus souvent, loués pour leurs qualités. Tant que Juda vit dans l'ombre d'Israël, les dieux des contrées voisines ont peu de prise sur le peuple. Après la chute du royaume du Nord, les choses deviennent plus complexes. Ézéchias apparaît comme l'un des souverains les plus pieux car il brise les stèles et fait disparaître les « hauts-lieux »². En faisant cela, il donne à la rupture politique avec l'Assyrie une dimension religieuse.

Seul le dieu national d'Israël doit être vénéré. Et même si son geste a plongé son peuple dans le deuil et l'esclavage, il restera dans l'histoire deutéronomique comme un roi saint.

Mais le roi le plus loué entre tous est Josias, qui monte sur le trône vers 640/639. À cette époque, le contexte international est en pleine mutation. Depuis la fin du règne d'Assurbanipal (669-627), l'Assyrie est minée par des conflits internes qui l'opposent à Babylone et par des problèmes de frontières avec les Scythes au Nord et les Élamites à l'Est. L'Égypte profite de ce retrait et la dynastie saïte reprend la main sur les plaines côtières de Canaan. Mais elle délaisse la montagne, permettant à Juda de maintenir pour un temps la prospérité laborieusement rétablie par Manassé.

Le nom de Josias reste naturellement attaché à la réforme qui porte son nom (622) dont nous parlerons plus loin. Mais après sa mort en 609, tué semble-t-il par les Égyptiens du pharaon Psammétique I^{er}, qui venaient soutenir une Assyrie finissante contre la puissance babylonienne de Nabuchodonosor II, le royaume de Juda entre dans une longue agonie.

La bataille de Karkémish en 605 donne en effet à Babylone la haute main sur toute la région. Les successeurs de Josias ne feront que retarder l'échéance et, en 587, Jérusalem tombe, le Temple

1. *II Rois*, XXI, 16.

2. *II Rois* XVIII, 3-6.

est détruit, la ville pillée et une partie de la population emmenée en exil pour une durée de cinquante ans.

Avant d'enchaîner sur la période suivante, il convient de revenir brièvement sur la période monarchique unifiée, que nous avons laissé en suspens.

Comme nous avons essayé de le montrer, l'école deutéronomique a compilé et réorganisé les traditions d'Israël et de Juda pour en faire une histoire cohérente. Attachée à la cour de Jérusalem, elle a fortement mis l'accent sur la légitimité de Juda à gouverner toutes les tribus, y compris celles du Nord.

Cela a sans doute commencé avec l'héroïsation de l'Exode et d'un Moïse qui a tenu la dragée haute à un pharaon qui ressemblait étrangement à Psammétique I^{er}.

Cela se poursuit avec la conquête de Canaan telle qu'elle est racontée dans le livre de Josué, où les principales destructions se trouvent précisément dans les régions gouvernées jadis par Samarie. Cela pourrait enfin expliquer la glorification du règne de David, puis de Salomon comme l'évocation d'un âge d'or mythologique perdu, où l'ensemble des tribus qui se partageaient la montagne, au Sud comme au Nord étaient dirigées par une même main.

En d'autres termes, la monarchie unifiée pourrait n'être qu'une pure rétrojection politique des milieux de la Cour jérusalémitte des VIII^e et VII^e Siècles. David et Salomon ne peuvent présenter aucune construction monumentale qui fasse l'unanimité parmi les archéologues et auraient pu être deux simples roitelets de plus, voire de simples chefs de clans, dans un Juda enfant qui cherchait sa place face à un Israël qui approchait de l'âge d'homme.

Ils auraient été portés à ce niveau de puissance pour servir de parangon à la monarchie sainte dont rêvait les auteurs.

D'ailleurs, leur nom même n'est pas sans intérêt :

Les noms mêmes de David et Salomon sont en effet porteurs d'une symbolique forte : David est le « chéri » de YHWH, car c'est le sens du mot « David » (ou « marmite » si on change une voyelle), dont la puissance garantissait une « paix » durable, puisque c'est la base du nom « Salomon », qui possède également l'idée d'être « intact », « entier ».

Un royaume d'avant la division...

De Babylone à Rome.

L'Exil (587-539) reste également discuté, mais d'une façon plus pacifique, quant à la quantité et à la qualité des personnes déplacées.

Il semble que la déportation n'ait concerné que les élites, mais on ne sait pas grand-chose du genre de vie que celles-ci ont connu à Babylone.

Une partie importante du peuple est restée dans le territoire judéen et on peut raisonnablement penser qu'elle a adopté certains aspects de la religion assyrienne, d'où la méfiance biblique à l'égard de ceux qu'Esdras (IX, 2) appelle « les gens du pays », en opposition à la « race sainte » des exilés.

Durant cet Exil, toutes les traditions sont revues et corrigées en fonction des derniers événements. Le personnage d'Abraham fut certainement (re)construit à cette époque. C'est en partie ce qu'on appelle la « source P » qui fut ici en œuvre, (P comme *Priestercodex*, car elle fut probablement concoctée dans les milieux sacerdotaux de l'Exil). Elle est sans doute distincte de l'école deutéronomique, mais moins dans ses intentions que par les milieux qui l'écrivirent.

La date du retour, même, est incertaine. Le célèbre édit de Cyrus n'existe... que dans la Bible et son authenticité est loin d'être assurée.

On a bien retrouvé un cylindre portant le sceau de Cyrus et dans lequel le nouveau roi libère les peuples de leur captivité, mais il ne mentionne nullement les Juifs ni Jérusalem.

En outre, il est d'ailleurs hautement probable que le voyage d'Abraham d'Ur vers Canaan via Harran et ses rapports complexes avec les populations du pays aient été le produit mythique du retour des Exilés.

Cette période, suivant le retour, est connue généralement sous le nom de « Restauration juive dans l'Empire Perse ». Elle s'étend sur environ deux siècles : de 538 à 333 avant notre ère.

Quels que furent les rapports entre population résidente et nouveaux venus, la région est rattachée à une satrapie perse et on peut penser que les nouveaux arrivants fournirent une partie des cadres administratifs de la nouvelle province.

Ils purent alors construire le Second Temple à Jérusalem et réorganiser la région, dont l'araméen devenait la langue officielle. Il fallait en effet sécuriser une région charnière, face au renouveau égyptien, à partir du début de la fin du V^e S. La période perse peut être considérée, pour la Palestine ancienne, comme une période de paix et de prospérité.

Mais pas de véritable indépendance politique.

C'est à cette époque qu'on voit apparaître une aristocratie sacerdotale, avec un monopole religieux centré sur la fonction du Grand Prêtre et du Temple de Jérusalem. Elle donnera naissance à ce courant du judaïsme biblique qu'on appelle les Saducéens.

La suite de l'histoire, avec la conquête d'Alexandre et l'époque hellénistique, est beaucoup moins controversée.

Il semble que les deux provinces de Samarie et de Judée aient rapidement adopté la cause d'Alexandre de leur plein gré ou sous la contrainte.

Après la guerre des Diadoques (323-281), qui oppose entre eux les généraux d'Alexandre, la Palestine passe aux mains des Lagides, la dynastie égyptienne fondée par Ptolémée, fils de Lagos (d'où le nom de « lagide »), malgré les ambitions de Séleucos, qui s'installe à Antioche.

C'est le début de l'hellénisation de la Palestine, avec la fondation de plusieurs villes. Chaque province devient une *hyparchie*, elle-même divisée en *nomes*. Dans l'administration, le grec remplace l'araméen.

Il semble qu'à Jérusalem le Grand Prêtre conserve une certaine autorité. On assiste aussi au développement de la *diaspora* juive, principalement dans les villes nouvelles, telle Éphèse, Antioche et, bien sûr, Alexandrie en Égypte, jusqu'à Éléphantine.

À la suite des quatrième et cinquième « guerres syriennes », cette région change de main et passe sous la domination séleucide et de son roi, Antiochos III le Grand (223-218).

Le ralliement des Juifs de Jérusalem accélère la restauration de la ville après les guerres. Mais la situation se dégrade rapidement, en particulier avec Antiochos IV. Histoire complexe.

À la demande des Juifs hellénisés, Antiochos veut faire de Jérusalem un polis grecque. Hellénisation forcée :

- ⇒ Le Grand Prêtre, Onias III est assassiné, remplacé par Jason, un juif hellénisé
- ⇒ Les sacrifices juifs sont interdits
- ⇒ Fêtes et circoncision sont punies de mort
- ⇒ Le Temple est voué à Zeus Olympien.

Cela provoque la révolte des Maccabées (167-142) menée par une famille dont les origines ne sont pas très faciles à définir.

Le père puis les fils entrent en guerre ouverte, d'abord contre les Juifs hellénisés puis contre Antiochos. Au terme de 25 ans de conflit armé, la victoire est enfin acquise.

La révolte maccabéenne permet la mise en place de la dynastie hasmonéenne, qui règnera assez laborieusement plus d'un siècle sur la Judée (140-37 av. J.-C.).

Sept souverains se succéderont.

Elle connut une relative indépendance, tout en payant un tribut à Antioche.

Elle survivra un temps à la conquête romaine réalisée par Pompée en 63, en devenant un protectorat romain.

La suite est connue. Hérode le Grand exerce, à partir de 37 et jusqu'à 4 av. J.-C. un règne étroitement contrôlé par les Romains, qui le qualifient ainsi : *rex socius amicusque populi Romani* « roi, allié et ami du peuple romain ».

Après un bref passage aux affaires d'Archélaüs, à qui les Romains refusèrent le titre de roi mais seulement celui d'ethnarque, la Judée deviendra une province procuratorienne (6-66).

Le nouveau soulèvement zélotes dirigé par Eléazar, qui commence en 66 aboutira à la destruction du Temple en 70 et à la prise de Massada en 73. La Judée devient une province impériale romaine.